

Nouvelle

Nicholas Giguère et Laurence Perron

Numéro 175, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91903ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, N. & Perron, L. (2019). Compte rendu de [Nouvelle]. *Lettres québécoises*, (175), 46–48.

Vies minuscules

Nicholas Giguère

Homme de théâtre, François Godin récidive avec *La rumeur du monde est sans beauté*, un recueil de récits poignants.

La prémisse de l'ouvrage est plus qu'étonnante : c'est, au contraire de ce que le titre pourrait laisser présager, une promesse de beauté. Lors de ses déambulations dans la métropole montréalaise, l'auteur a entrevu « [d]es gens comme on en croise tous les jours. Mais si absorbés en eux-mêmes qu'ils semblaient ne plus avoir qu'une conscience diffuse de ce qui les entourait ». Touché par ces êtres anonymes dont les aspirations les plus folles comme les déceptions les plus cruelles sont noyées dans la jungle urbaine, François Godin est devenu pour eux « l'écrivain public à qui rien n'a été demandé » : à ces femmes, à ces hommes, il a imaginé des vies tortueuses et torturées, des textes touffus ciselés à même les vicissitudes et les douleurs vives de l'existence.

Des vies réelles imaginées

Tous les récits de ce livre mettent en scène des narrateurs autodiégétiques qui confient à tour de rôle leurs triomphes, mais surtout leurs misères de tous ordres, leurs terribles doutes, leurs dangereuses compromissions, leurs défaites inéluctables ; bref, ces petits et grands riens qui laissent des marques indélébiles sur leur corps, leur psyché. Ces personnages bouleversés par l'ordre implacable des choses contre lequel ils tentent de s'insurger, ces êtres minés par une existence délétère qui leur a été imposée, ce sont Édith, femme au foyer atteinte du « cancer de la mère » et incapable d'aimer ses enfants ; Louis, dont la relation avec Giselle, figure castratrice s'il en est, n'est qu'une lente désintégration menant à l'inévitable ; Yves, « workaholic » invétéré « qui pass[e] à travers [s]a vie sans la voir » et sans s'attacher à qui que ce soit ; Véronique, violoniste de talent qui, après avoir subi un avortement, commence à se mutiler afin de ne plus être coupée d'elle-même, pour se sentir vivante ; Éric, exaspéré par sa sœur débonnaire qui se laisse manipuler par le premier venu, plus précisément lorsqu'il s'agit d'un gourou au charisme dévastateur ; Anne, révoltée contre les iniquités et les imbécillités de ce monde, surtout lorsque son amie Brigitte est prête à troquer « toutes [s]es convictions politiques pour un vibreur » et à s'abaisser à toutes les vilénies pour les mirages que sont un poste de choix et un statut social enviable.

François Godin se démarque de ses contemporains par ses dialogues réussis, déjantés, un brin philosophiques.

Les dix-sept textes de *La rumeur du monde est sans beauté* sont autant d'instantanés de la condition humaine, des portraits sombres et cruels d'êtres contradictoires aux prises avec des désirs frustrés, à qui tout échappe. Pour eux qui s'empêchent dans

les mensonges et les situations abracadabrantes, changer de vie, cette « force lente, qui gruge », ne relève pas de la sinécure.

Penser le sexe

François Godin se démarque de ses contemporains par ses dialogues réussis, déjantés, un brin philosophiques, ainsi que par son regard lucide sur les relations humaines, la détresse et la sexualité. Dans « Les prénoms », il met en relief les dangers de la mode du couple ouvert : malgré la plus pure franchise et la plus grande ouverture d'esprit possible, subsiste toujours un fond de jalousie et d'inquiétude qui risque de menacer « l'équilibre du couple ». Dans d'autres textes, tels que « La voiture » et « Les jeans », la masculinité toxique et la société patriarcale en prennent pour leur rhume. Les narratrices de ces récits, désabusées du monde des hommes et de leur façon d'imposer leur sexualité, rêvent d'une existence où elles pourront être à nouveau elles-mêmes sans se soucier des regards lubriques, de l'institution mortifère du mariage, des menaces émanant de toutes parts : « Un jour, je ne serai plus désirable. Un jour, il sera impensable pour un homme de se satisfaire avec moi. Un jour, plus aucun homme ne me verra comme un trou éventuel. Ce jour-là, je serai libérée. Mon corps m'appartiendra. » En fait, la féminité comme la masculinité, l'hétérosexualité comme l'homosexualité sont, chez Godin, des constructions qu'il convient justement de déconstruire pour en montrer le côté factice.

Le travail d'une vie

Unique en son genre, *La rumeur du monde est sans beauté* comporte néanmoins son lot de failles. La langue, maîtrisée dans les dialogues, est plus hésitante dans les passages narrativisés, oscillant entre les registres familier et littéraire, ce qui crée des disjonctions. La profusion de mots-valises de même que certaines longueurs et redondances – il n'était peut-être pas utile de répéter le mot « wow » dans tous les récits – irritent à la lecture. Qu'à cela ne tienne : ce livre comporte suffisamment de perles pour en faire un titre à surveiller en cette période de rentrée littéraire. ♦



☆☆☆

François Godin

La rumeur du monde est sans beauté

Montréal, Leméac

2019, 472 p., 37,95 \$

Jetable après usage

Nicholas Giguère

Auteur d'une trentaine de titres jeunesse et grand public, Daniel Marchildon, l'un des piliers de la littérature franco-ontarienne, propose avec *Aventure d'un soir* un recueil de nouvelles qui n'ajoute rien à une œuvre déjà solide.

Les textes composant ce florilège, écrits entre 1986 et 2015, ont été regroupés en trois sections : les intrigues des « Nouvelles livresques » sont axées sur le milieu littéraire ; les « Nouvelles amoureuses » se lisent comme des variations plus ou moins heureuses sur un thème on ne peut plus éculé ; enfin, les « Nouvelles périlleuses » chantent « la destruction d'un monde », la mort.

Du côté du prévisible et du convenu

Voilà, somme toute, un programme fort alléchant, que l'auteur gâche par un manque flagrant d'originalité et une propension à cultiver à tout prix l'art de la chute. Loin d'être un expert de l'écriture nouvelle, j'estime cependant que l'époque des fins surprenantes et des excipits à la Maupassant est irrémédiablement révolue. Il s'agit là d'un procédé quelque peu passéiste qui n'a rien d'innovateur. Or, les nouvelles d'*Aventure d'un soir* sont truffées de tels clichés désolants. À preuve, « Une aventure d'un soir » met en scène ce qui semble être à priori une relation passionnée et torride, alors que la finale révèle que la narratrice est au lit en train de dévorer un livre. De même, « La fête postmoderne du couple contemporain » détaille les préparatifs pour une grande célébration qu'on devine être un mariage, mais qui s'avère un divorce. Quant à « Voyage fatal », la nouvelle relate les pérégrinations ultimes d'un narrateur angoissé à l'idée de trépasser, mais une phrase du quatrième paragraphe, « Cette fois, je transportais une serviette de plage pour mon amie », laisse déjà entrevoir que le personnage principal est un sac de plastique. En se confinant de la sorte à des techniques narratives désuètes, Marchildon donne à lire au mieux des nouvelles figées, codifiées, voire artificielles, au pire des banalités d'une extrême fadeur.

Quelques surprises

Plus réussis sont les textes dans lesquels l'écrivain évite les recettes toutes faites, s'écarte des sentiers battus et teinte son propos d'un humour désopilant, décapant, mais toujours subtil. C'est notamment le cas des nouvelles dépeignant le milieu littéraire, ses institutions, sa faune, ses rites, ses codes. Ainsi, « Le petit coin... de lecture » dresse un portrait crédible et réaliste des relations auteur / éditeur, le premier cherchant à faire valoir les mérites de son manuscrit (un recueil de microrécits spécialement conçus pour les lecteurs lorsqu'ils sont à la salle de bains), le deuxième se montrant plutôt dubitatif, pour ne pas dire récalcitrant, face à un projet aussi scatologique. « La douze millième édition » se présente également sous la forme d'un dialogue, cette fois-ci entre Platon, qui est sur le point de mettre la touche finale à la dernière édition de *Phèdre*, et nul autre que Dieu. Comique, gouailleur, ce texte aborde des thèmes plus sérieux comme l'histoire de la religion.

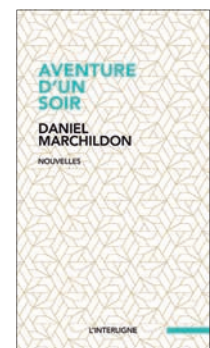
Dans cette veine, la nouvelle la plus captivante est sans contredit « Le prix du succès » : au sein d'une petite localité marquée notamment par les tensions linguistiques, les notables ne savent pas comment réagir lorsqu'un des leurs, Frédéric Malherbe, remporte le Prix du Gouverneur général pour son dernier recueil de poèmes. Ils évaluent les possibilités, supputent, tergiversent. Comme l'indique le maire Charlewood, les enjeux sont considérables : « Si on ne reconnaît pas formellement l'œuvre de cet écrivain, les gens vont nous traiter de crétins incultes et nous aurons raté une occasion rêvée de faire de la publicité pour la région. » L'auteur franco-ontarien examine ici avec finesse le système des prix. Ce faisant, c'est toute l'institution littéraire, avec ses compromissions ainsi que ses jeux de pouvoir et de coulisses, qui est passée au crible.

Bilan plus que mitigé

En dépit de ces réussites, *Aventure d'un soir* ne s'impose pas comme un titre majeur. Dans « Le petit coin... de lecture », le narrateur, écrivain, qualifie en ces termes son projet d'écriture :

Dans ces textes bien ficelés, avec un incipit accrocheur et une bonne chute, on retrouve de l'humour grinçant et des personnages hétéroclites, du bonhomme grichoux au poète maudit, en passant par la ménagère analphabète. On en lit un ou deux, trois à la limite si notre affaire prend du temps, et on passe un agréable moment, au point de presque oublier pourquoi on se trouve là.

De tels propos pourraient tout aussi bien s'appliquer à l'ensemble des nouvelles de Marchildon : bien écrites, structurées et diversifiées, elles sont tout au plus des exercices de style plaisants qui ne laissent guère une impression durable. ♦



☆☆
Daniel Marchildon
Aventure d'un soir
Ottawa, L'Interligne
2019, 130 p., 23,95 \$

Des silences en jachère

Laurence Perron

Patiente et sûre, nerveuse mais disciplinée : telle semble se tenir la voix de Geneviève Boudreau dans son livre, murmurant aux branchages de ses épineuses nouvelles certains racontars de village à demi dits.

De la fenêtre de la cuisine, [...] elle voit l'allée de pivoines qui descend jusqu'au chemin du rang. Quand elles fleurissent, leur présence est si prégnante qu'elle se surprend parfois à leur parler, les larges corolles conservant ses mots sous l'enchevêtrement des pétales. Bien sûr, la pluie démantèle les fleurs, le vent emporte les pétales en tous sens, dispersant ses phrases.

La femme anonyme qui, dans cet extrait de la nouvelle « Il finira par rentrer », fixe docilement la cour de sa maison, partage son sort avec une grande quantité de personnages de *La vie au-dehors*, qu'une vitre sépare du temps qui s'écoule. Cette « vie au-dehors », c'est celle qui se déroule derrière la portière de la voiture familiale, celle de la cage de verre trop exigüe d'une tortue domestique ou de la porte patio d'une demeure ancestrale rénovée, mais c'est aussi la vie qui continue à l'extérieur de la prison du coin pour les incarcérés, celle des adolescents partis loin du domaine familial pour s'établir en ville ou encore celle des enfants voyant dépérir leurs parents amorphes devant la fenêtre d'un CHSLD.

Campées dans un milieu rural évitant la caricature, les nouvelles se déploient en un jardin touffu. Par fragments de vécu, l'autrice butine d'une étable à une érabièrre et d'une génération à une autre. Mais si l'arrangement de l'herbier est savant, le parcours aurait pu être davantage efficace. On regrette par exemple que « La clé de la barbe bleue » ne figure pas en clôture du recueil, qu'avec « Faire un effort » elle aurait métaphoriquement enserré dans le réseau des filiations et des sacrifices.

Ce qui penche, s'écaille, jaunit

Bref, on l'aura compris dès les premières pages : le titre de Boudreau est moins une référence aux activités de plein air qu'une exploration des tessitures de l'étrangeté, de ce qui nous est extérieur. Cette expérience n'est d'ailleurs pas exclusive aux personnages, puisque le lecteur la partage aussi. D'abord, le public citoyen (je suis du nombre), condamné à l'orée du texte, ne peut réellement pénétrer – au-delà de l'allusion – la réalité concrète vers laquelle tend le récit. Cette marge asymptotique se pose comme le socle de l'expérience esthétique proposée par Boudreau, puisqu'en préconisant la suggestion et les silences, l'autrice semble nous maintenir à l'écart d'un milieu et de ses blessures, celles qu'on commence à peine à deviner avant que la nouvelle ne s'interrompe, laissant souvent irrésolu le mystère qui meut le récit, qui sait nous tenir en respect de ces deuils incomplets, qu'ils soient petits ou grands.

L'alternance constante des focalisations nous incite elle aussi à comprendre la laborieuse porosité de ces univers. Tandis que, dans la plupart des nouvelles, nous sommes invités dans un

milieu dont nous ignorons les ressorts, en revanche, dans les « Portraits » (I à VI), c'est ce même milieu agraire qui est regardé de l'extérieur. Dans *La vie au-dehors*, « [o]n apprend l'ombre, l'indistinct, l'innommé. On apprend à craindre ce qui ne peut être vu, ce qui parfois passe dans le regard des hommes : le sauvage, l'indompté. » C'est dans cette incommunicabilité que se situe, bien davantage que dans les manières frustes ou les mœurs rudes, la brutalité des êtres dépeints.

Mort dans l'après-midi

Encourir le péril inhérent au geste de s'inviter dans le réel de l'autre, aurait tranché Michel Leiris, permet à Boudreau d'« introduire ne fût-ce que l'ombre d'une corne de taureau dans une œuvre littéraire ». Mais ce que l'ethnologue identifie, dans *De la littérature considérée comme une tauromachie*, comme des « mythes psychologiques », l'autrice les transforme ici en un bétail bien tangible. Taurillons écornés, taureaux abattus, veaux punis, vaches saillies sont autant de destins bovins qui insistent sur ce que nous suggérait déjà l'exergue de Simoneau, à savoir qu'avec ou sans muleta, « on chasse des bêtes enfuies de nous-mêmes ».

Rendre un monde intelligible au lecteur tout en gardant sensible la distance qui l'en sépare, peut-être n'était-ce pas le pari de Boudreau, mais c'est tout de même le défi que réussit à relever celle qui écrit sans « [e]ffacer ce qui penche, s'écaille, jaunit ». Ici, on ne retrouve ni romantisme ou idéalisation, ni dédain ou commisération, mais plutôt quelque chose comme une curiosité nue, un élan simple vers une réalité complexe, qui conserve dans l'écriture toute son épaisseur. On ajoute sans hésiter le dernier livre de Boudreau au nombre de ces textes où, comme les *Vies minuscules* de Pierre Michon, « le réel, ou ce qui se veut donner pour tel, repar[ait] », féroce et entier. ♦



☆☆☆
Geneviève Boudreau
La vie au-dehors
Montréal, Boreál
2019, 168 p., 19,95 \$